

nées sur les différentes caisses dont je viens de parler. En temps de guerre, les lois ordonnent de verser dans la caisse militaire l'excédent des autres caisses<sup>3</sup>; mais il faut un décret du peuple pour intervertir l'ordre des assignations.

Tous les ans on dépose, dans une caisse régie par des officiers particuliers, des fonds considérables, qui doivent être publiquement distribués, pour mettre les citoyens pauvres en état de payer leurs places aux spectacles<sup>4</sup>. Le peuple ne veut pas qu'on touche à ce dépôt, et nous l'avons vu de nos jours statuer la peine de mort contre l'orateur qui proposeroit d'employer cet argent au service de l'état épuisé par une longue guerre<sup>1</sup>. Les annales des nations n'offrent pas un second exemple d'un pareil délire.

<sup>1</sup> Demosth. in Nær. p. 861.

<sup>3</sup> Ulpian. in Olynth. 1. p. 13. Liban. argum. ejusd. orat.

<sup>2</sup> Harpocr. in Theoor.

<sup>4</sup> Ibid. in Theoor.

## CHAPITRE LVII.

*Suite de la Bibliothèque d'un Athénien.*  
*La Logique.*

AVANT mon voyage dans les provinces de la Grèce, j'avois passé plusieurs journées dans la bibliothèque d'Euclide: à mon retour, nous reprîmes nos séances.

Il me montra dans un corps de tablettes, les ouvrages qui traitent de la logique et de la rhétorique, placés les uns auprès des autres, parce que ces deux sciences ont beaucoup de rapport entre elles<sup>1</sup>. Ils sont en petit nombre, me dit-il; car ce n'est que depuis un siècle environ qu'on a médité sur l'art de penser et de parler. Nous en avons l'obligation aux Grecs d'Italie et de Sicile, et ce fut une suite de l'essor que la philosophie de Pythagore avoit donné à l'esprit humain.

Nous devons cette justice à Zénon d'Elée, de dire qu'il a publié le premier un essai de dialectique<sup>2</sup>; mais nous devons cet hommage à Aristote, d'ajouter qu'il a tellement perfectionné la méthode du raisonnement, qu'il pourroit en être regardé comme l'inventeur<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Arsitot. de rhetor. l. 1. cap. 1, t. 2, p. 512. Sext. Empir. adv. logic. lib. 7, p. 370.

proem. §. 18. Aristot. ap. eumd. lib. 8, §. 57; lib. 9, §. 25.

<sup>3</sup> Aristot. sophist. clem. ch. c. 34, t. 1, p. 314.

<sup>2</sup> Diogen. Laert. in

L'habitude nous apprend à comparer deux ou plusieurs idées, pour en connoître et en montrer aux autres la liaison ou l'opposition. Telle est la logique naturelle; elle suffiroit à un peuple qui, privé de la faculté de généraliser ses idées, ne verroit dans la nature et dans la vie civile que des choses individuelles. Il se tromperoit fréquemment dans les principes, parce qu'il seroit fort ignorant; mais ses conséquences seroient justes, parce que ses notions seroient claires, et toujours exprimées par le mot propre.

Mais chez les nations éclairées, l'esprit humain, à force de s'exercer sur des généralités et sur des abstractions, a fait éclore un monde idéal, peut-être aussi difficile à connoître que le monde physique. A la quantité étonnante de perceptions reçues par les sens, s'est jointe la foule prodigieuse des combinaisons que forme notre esprit, dont la fécondité est telle, qu'il est impossible de lui assigner des bornes.

Si nous considérons ensuite que, parmi les objets de nos pensées, un très grand nombre ont entre eux des rapports sensibles qui semblent les identifier, et des différences légères qui les distinguent en effet, nous serons frappés du courage et de la sagacité de ceux qui, les premiers, formèrent et exécutèrent le projet d'établir l'ordre et la subordination dans cette infinité d'idées que les hommes avoient conçues jusqu'alors, et qu'ils pourroient concevoir dans la suite.

Et c'est ici peut-être un des plus grands efforts de l'esprit humain; c'est du moins une des plus grandes découvertes dont les Grecs puissent se glorifier. Nous avons reçu des Egyptiens, des Chaldéens, peut-être encore de quelque nation plus éloignée, les élémens de presque toutes les sciences, de presque tous les arts: la postérité nous devra cette méthode, dont l'heureux artifice assujettit le raisonnement à des règles. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur ses principales parties.

Il y a des choses qu'on se contente d'indiquer sans en rien nier, sans en rien affirmer; c'est ainsi que je dis: *homme, cheval, animal à deux pieds*. Il en est d'autres qu'on désigne par des mots qui contiennent affirmation ou négation.

#### DES CATÉGORIES.

Quelque nombreuses que soient les premières, on trouva le moyen de les distribuer en dix classes, dont l'une renferme la substance, et les autres ses modes. Dans la première, on plaça toutes les substances, comme *homme, cheval*, etc.<sup>1</sup>; dans la seconde, la quantité de quelque nature qu'elle soit, comme le nombre, le temps, l'étendue, etc.<sup>2</sup>; dans la troisième, la qualité, et sous ce nom on comprit,

<sup>1</sup> Aristot. *categ.* cap. 4.  
t. I, p. 15.

<sup>2</sup> Id. *ibid.* cap. 6.

1.<sup>o</sup> les habitudes, telles que les vertus, les sciences; 2.<sup>o</sup> les dispositions naturelles qui rendent un homme plus propre qu'un autre à certains exercices; 3.<sup>o</sup> les qualités sensibles, comme *douceur*, *amertume*, *froid*, *chaud*, *couleur*; 4.<sup>o</sup> la forme, la figure, comme *rond*, *quarré*, etc.<sup>1</sup>.

Les autres classes renferment les différentes sortes de relations, d'actions, de situations, de possessions, etc.; de manière que ces dix ordres de choses contiennent tous les êtres et toutes les manières d'être. Ils sont nommés *catégories* ou *attributs*, parce qu'on ne peut rien attribuer à un sujet, qui ne soit *substance*, ou *qualité*, ou *quantité*, etc.

C'étoit beaucoup que d'avoir réduit les objets de nos pensées à un si petit nombre de classes, mais ce n'étoit pas assez encore. Qu'on examine avec attention chaque catégorie, on verra bientôt qu'elle est susceptible d'une multitude de subdivisions que nous concevons comme subordonnées les unes aux autres. Expliquons ceci par un exemple tiré de la première catégorie.

#### DES INDIVIDUS.

Dans l'enfance, notre esprit ne voit, ne conçoit que des individus\*; nous les appelons

<sup>1</sup> Aristot. categ. cap. 8, p. 26. lent en grec, *atomes*, indivisibles. (Aristot. categ. c. 2, p. 15.)

encore aujourd'hui premières substances<sup>1</sup>, soit parce qu'ils attirent nos premiers regards, soit parce qu'ils sont en effet les substances les plus réelles.

#### DES ESPECES.

Dans la suite, ceux qui ont des ressemblances plus frappantes, se présentant à nous sous une même espèce, c'est-à-dire, sous une même forme, sous une même apparence, nous en avons fait plusieurs classes séparées<sup>2</sup>. Ainsi, d'après tel et tel homme, tel et tel cheval, nous avons eu l'idée spécifique de l'*homme* et du *cheval*.

#### DES GENRES.

Comme les différentes branches d'une famille remontent à une origine commune, de même plusieurs espèces rapprochées par de grands traits de conformité, se rangent sous un même genre<sup>3</sup>. Ainsi, des idées spécifiques de l'homme, du cheval, du bœuf, de tous les êtres qui ont vie et sentiment, a résulté l'idée générale de l'*animal* ou de l'*être vivant*; car ces expressions, dans notre langue, désignent la même chose. Au dessus de ce genre, on en

<sup>1</sup> Aristot. ibid. cap. 5, t. I, p. 184.

<sup>2</sup> t. I, p. 16.

<sup>3</sup> Aristot. metaph. l. 5, c. 28, t. 2, p. 901.

conçoit de plus universels, tels que la *substance*, etc.; et l'on parvient enfin au genre suprême, qui est l'être.

Dans cette échelle, dont l'être occupe le sommet, et par laquelle on descend aux individus, chaque degré intermédiaire peut être genre à l'égard du degré inférieur, espèce à l'égard du degré supérieur.

Les philosophes se plaisent à dresser de pareilles filiations pour tous les objets de la nature, pour toutes les perceptions de l'esprit: elles leur facilitent les moyens de suivre les générations des idées, et d'en parcourir de rang en rang les différentes classes, comme on parcourt une armée rangée en bataille<sup>1</sup>. Quelquefois, considérant le genre comme l'unité ou le fini, les espèces comme plusieurs, et les individus comme l'infini, ils agitent diverses questions sur le fini et l'infini, sur le un et le plusieurs; questions qui ne roulent alors que sur la nature du genre, des espèces et des individus<sup>2</sup>.

#### DE LA DIFFÉRENCE.

Chaque espèce est distinguée de son genre par un attribut essentiel qui la caractérise, et qui se nomme différence<sup>3</sup>. La raison étant pour

<sup>1</sup> Plat. de rep. lib. 7. t. 2, p. 534.

<sup>2</sup> Id. in Phileb. Id. in Parm.

<sup>3</sup> Aristot. topic. lib. 6. c. 4, t. 1, p. 245; cap. 6, p. 248.

l'homme le plus beau et le plus incommunicable de ses privilèges, elle le sépare de autres animaux\*. Joignez donc à l'idée générique de l'animal celle de *raisonnable*, c'est-à-dire, de sa différence, vous aurez l'idée spécifique de l'homme<sup>1</sup>. Il est aussi difficile qu'important de fixer les différences comprises sous un même genre, et celles des espèces subordonnées à des genres qui ont entre eux quelque affinité. En se livrant à ce travail, on démêle bientôt, dans chaque espèce, des propriétés qui lui sont inhérentes, des modifications qui lui sont accidentelles.

#### DU PROPRE.

Il ne s'agit pas ici de la propriété qui se confond avec l'essence d'une chose, mais de celle qui en est distinguée<sup>2</sup>. Sous cet aspect, c'est un attribut qui ne convient qu'à l'espèce, et qui émane de cet attribut principal que nous avons nommé différence. L'homme est capable d'apprendre certaines sciences; c'est une de ses propriétés: elle naît du pouvoir qu'il a de raisonner, et ne convient qu'à son espèce. Celle qu'il a de dormir, de se mouvoir, ne peut être une propriété, parce qu'elle lui est commune avec d'autres animaux<sup>3</sup>.

\* Voyez la note à la fin du volume.

<sup>1</sup> Porphy. isagog. ap. Aristot. t. 1, p. 7.

<sup>2</sup> Aristot. topic. lib. 1, c. 4 et 5.

<sup>3</sup> Id. ibid. et l. 5, c. 3, p. 230.

## DE L'ACCIDENT.

L'accident est un mode, un attribut que l'esprit sépare aisément de la chose: *être assis* est un accident pour l'homme; la *blancheur*, pour un corps<sup>1</sup>.

Les idées dont nous avons parlé jusqu'ici, n'étant accompagnées ni d'affirmation ni de négation, ne sont ni vraies ni fausses<sup>2</sup>. Passons à celles qui peuvent recevoir l'un de ces caractères.

## DE L'ÉNONCIATION.

L'énonciation est une proposition qui affirme ou nie quelque chose<sup>3</sup>. Il n'y a donc que l'énonciation qui soit susceptible de vérité ou de fausseté. Les autres formes du discours, telles que la prière, le commandement, ne renferment ni fausseté ni vérité.

Dans toute énonciation, on unit ou l'on sépare plusieurs idées. On y distingue le *sujet*, le *verbe*, l'*attribut*. Dans celle-ci, par exemple, *Socrate est sage*; *Socrate* sera le sujet, *est* le verbe, *sage* l'attribut.

Le sujet signifie ce qui est placé au dessous. On l'appelle ainsi, parce qu'il exprime

<sup>1</sup> Aristot. topic. lib. I, t. I, p. 37.  
<sup>2</sup> Id. de interpr. cap. I, c. 5, p. 183.  
<sup>3</sup> Id. ibid. c. 4 et 5.

la chose dont on parle et qu'on met sous les yeux; peut-être aussi, parce qu'étant moins universel que les attributs qu'il doit recevoir, il leur est en quelque façon subordonné<sup>1</sup>.

Le sujet exprime, tantôt une idée universelle et qui convient à plusieurs individus, comme celle *d'homme*, *d'animal*; tantôt une idée singulière, et qui ne convient qu'à un individu, comme celle de *Callias*, de *Socrate*<sup>2</sup>: suivant qu'il est universel ou singulier, l'énonciation qui le renferme est universelle ou singulière.

Pour qu'un sujet universel soit pris dans toute son étendue, il faut y joindre ces mots *tout* ou *nul*. Le mot *homme* est un terme universel: si je dis, *tout homme*, *nul homme*, je le prends dans toute son étendue, parce que je n'exclus aucun homme; si je dis simplement, *quelque homme*, je restreins son universalité.

Le verbe est un signe qui annonce qu'un tel attribut convient à tel sujet<sup>3</sup>. Il falloit un lien pour les unir, et c'est le verbe *être*, toujours exprimé ou sous-entendu. Je dis sous-entendu, parce qu'il est renfermé dans l'emploi des autres verbes. En effet, ces mots *je vais*, signifient *je suis allant*<sup>4</sup>.

A l'égard de l'attribut, on a déjà vu qu'il

<sup>1</sup> Aristot. categ. c. 5, t. I, p. 39.  
<sup>2</sup> Id. ibid. c. 3, p. 37.  
<sup>3</sup> Id. de interpr. c. 7, t. I, p. 17.  
<sup>4</sup> Id. ibid. c. 12, p. 46.

est pris de l'une des catégories qui contiennent les genres de tous les attributs<sup>1</sup>.

Ainsi nos jugemens ne sont que des opérations par lesquelles nous affirmons ou nous nions une chose d'une autre; ou plutôt ce ne sont que des regards de l'esprit, qui découvrent que telle propriété ou telle qualité peut s'attribuer ou non à tel objet; car l'intelligence qui fait cette découverte, est à l'ame ce que la vue est à l'œil<sup>2</sup>.

On distingue différentes espèces d'énonciations. Nous dirons un mot de celles qui, roulant sur un même sujet, sont opposées par l'affirmation et par la négation. Il semble que la vérité de l'une doit établir la fausseté de l'autre. Mais cette règle ne sauroit être générale, parce que l'opposition qui règne entre elle, s'opère de plusieurs manières.

Si, dans l'une et dans l'autre, le sujet étant universel, est pris dans toute son étendue, alors les deux énonciations s'appellent contraires, et peuvent être toutes deux fausses<sup>3</sup>. Exemple: *Tous les hommes sont blancs; nul homme n'est blanc*. Si son étendue n'a point de limites dans l'une, et en a dans l'autre, alors elles se nomment contradictoires; l'une est vraie, et l'autre fausse. Exemple: *Tous les hommes sont blancs; quelques hommes ne sont pas blancs*;

<sup>1</sup> Aristot. topic. lib. I, c. 9, t. I, p. 185.

<sup>2</sup> Id. ibid. c. 17, p. 192.

<sup>3</sup> Id. de interpr. cap. 7, t. I, p. 39.

ou bien: *Nul homme n'est blanc; quelques hommes sont blancs*. Les énonciations singulières éprouvent le même genre d'opposition que les contradictoires; de toute nécessité l'une sera vraie, et l'autre fausse: *Socrate est blanc; Socrate n'est pas blanc*<sup>1</sup>.

Deux propositions particulières, l'une affirmative, l'autre négative, ne sont pas, à proprement parler, opposées entre elles; l'opposition n'est que dans les termes. Quand je dis: *Quelques hommes sont justes; quelques hommes ne sont pas justes*, je ne parle pas des mêmes hommes<sup>2</sup>.

Les notions précédentes, celles que je suppose en plus grand nombre, furent le fruit d'une longue suite d'observations. Cependant on n'avoit pas tardé à s'apercevoir que la plupart de nos erreurs tirent leur source de l'incertitude de nos idées et de leurs signes représentatifs.

Ne connoissant les objets extérieurs que par nos sens, et ne pouvant, en conséquence, les distinguer que par leurs apparences, nous confondons souvent leur nature avec leurs qualités et leurs accidens. Quant aux objets intellectuels, ils ne réveillent dans le commun des esprits, que des lueurs sombres, que des images vagues et mobiles. La confusion augmente

<sup>1</sup> Aristot. categ. c. 10, t. I, p. 33. Id. de interpr. c. 7, t. I, p. 40.

<sup>2</sup> Id. analyt. prior. cap. 15, t. I, p. 117.

encore par cette quantité de mots équivoques et métaphoriques dont les langues fourmillent, et sur-tout par le grand nombre de termes universels que nous employons souvent sans les entendre.

La méditation seule peut rapprocher des objets que cette obscurité semble éloigner de nous. Aussi la seule différence qui se trouve entre un esprit éclairé et celui qui ne l'est pas, c'est que l'un voit les choses à une juste distance, et l'autre ne les voit qu'à de loin<sup>1</sup>.

Heureusement les hommes n'ont besoin que d'une certaine analogie dans les idées, d'une certaine approximation dans le langage, pour satisfaire aux devoirs de la société. En changeant leurs idées, les esprits justes trafiquent avec une bonne monnaie, dont souvent ils ne connoissent pas le titre; les autres, avec de fausses espèces, qui n'en sont pas moins bien reçues dans le commerce.

Le philosophe doit employer les expressions les plus usitées<sup>2</sup>, mais en distinguant leurs acceptions, quand elles en ont plusieurs; il doit ensuite déterminer l'idée qu'il attache à chaque mot.

<sup>1</sup> Aristot. sophist. elen- ch. lib. I, cap. I, tom. I, p. 281. <sup>2</sup> Idt. topic. l. 2, c. 2, t. I, p. 196.

## DE LA DÉFINITION.

Définir une chose, c'est faire connoître sa nature par des caractères qui ne permettent pas de la confondre avec toute autre chose<sup>1</sup>. Autrefois on n'avoit point de règles pour parvenir à cette exactitude, ou pour s'en assurer. Avant d'en établir, on observa qu'il n'y a qu'une bonne définition pour chaque chose<sup>2</sup>; qu'une telle définition ne doit convenir qu'au défini<sup>3</sup>; qu'elle doit embrasser tout ce qui est compris dans l'idée du défini<sup>4</sup>; qu'elle doit de plus s'étendre à tous les êtres de même espèce, celle de l'homme, par exemple, à tous les hommes<sup>5</sup>; qu'elle doit être précise: tout mot qu'on en peut retrancher est superflu<sup>6</sup>; qu'elle doit être claire: il faut donc en exclure les expressions équivoques, figurées, peu familières<sup>7</sup>, et que pour l'entendre, on ne soit obligé de recourir au défini, sans quoi elle ressembleroit aux figures des anciens tableaux, qui ne sont reconnoissables qu'à leurs noms tracés auprès d'elles<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Aristot. topic. lib. I, p. 247. <sup>5</sup> Id. ibid. c. I, p. 241. <sup>2</sup> Id. ibid. lib. 6, c. 14, t. I, p. 182. <sup>6</sup> Id. ibid. c. 3, p. 243. <sup>3</sup> Id. ibid. c. 2, p. 242. <sup>7</sup> Id. ibid. lib. 7, cap. 5, p. 264. <sup>8</sup> Id. ibid. lib. 6, c. 2, p. 243. <sup>4</sup> Id. ibid. l. 6, cap. 5.

Comment parvint-on à remplir ces conditions? Nous avons parlé plus haut de ces échelons d'idées qui nous conduisent, depuis les individus jusqu'à l'être général. Nous avons vu que chaque espèce est immédiatement surmontée d'un genre, dont elle est distinguée par la différence. Une définition exacte sera composée du genre immédiat et de la différence de la chose définie<sup>1</sup>, et renfermera par conséquent ses deux principaux attributs. Je définis l'homme un animal raisonnable<sup>2</sup>. Le genre *animal* rapproche l'homme de tous les êtres vivans; la différence *raisonnable* l'en sépare.

Il suit de là qu'une définition indique la ressemblance de plusieurs choses diverses, par son genre; et leur diversité, par sa différence. Or rien n'est si important que de saisir cette ressemblance et cette diversité, quand on s'exerce dans l'art de penser et de raisonner<sup>3</sup>.

J'ometts quantité de remarques très fines sur la nature du genre et de la différence, ainsi que sur les diverses espèces d'assertions qu'on a coutume d'avancer en raisonnant. Comme je ne veux présenter que des essais sur les progrès de l'esprit humain, je ne dois pas recueillir toutes les traces de lumière qu'il a laissées

<sup>1</sup> Aristot. topic. lib. I, cap. 8, p. 185; l. 6, c. I, p. 242.

<sup>2</sup> Id. ap. Jamblic. de

vit. Pythag. cap. 6, p. 244

<sup>3</sup> Id. topic. l. I, c. 13, 16 et 17.

sur sa route; mais la découverte du syllogisme mérite de nous arrêter un instant.

## DU SYLLOGISME.

Nous avons dit que dans cette proposition: *Socrate est sage*, *Socrate* est le sujet, *sage* l'attribut; et que par le verbe substantif qui les unit, on affirme que l'idée de la sagesse convient à celle de Socrate.

Mais comment s'assurer de la vérité ou de la fausseté d'une proposition, lorsque le rapport de l'attribut avec le sujet n'est pas assez marqué? C'est en passant du connu à l'inconnu<sup>1</sup>; c'est en recourant à une troisième idée, dont le double rapport avec le sujet et l'attribut soit plus sensible.

Pour me faire mieux entendre, je n'examinerai que la proposition affirmative. Je doute si A est égal à B: s'il se trouve que A soit égal à C, et C à B, j'en conclurai, sans hésiter, que A est égal à B<sup>2</sup>.

Ainsi, pour prouver que la justice est une habitude, il suffit de montrer que la justice est une vertu, et toute vertu une habitude<sup>3</sup>. Mais pour donner à cette preuve la forme du syllogisme, plaçons le mot *Vertu* entre le su-

<sup>1</sup> Aristot. metaph. l. 7, t. I, p. 54.

<sup>2</sup> Id. t. 2, p. 909.

<sup>3</sup> Id. de mor. l. 2, c. I, t. 2, p. 17; c. 4, p. 21.



jet et l'attribut de la proposition, et nous aurons ces trois termes: *Justice*, *Vertu*, *Habitude*. Celui du milieu s'appelle *moyen*, soit à cause de sa position, soit parce qu'il sert d'objet intermédiaire, pour comparer les deux autres, nommés les *extrêmes*<sup>1</sup>. Il est démontré que le moyen doit être pris au moins une fois universellement, et qu'une des propositions doit être universelle<sup>2</sup>. Je dirai donc d'abord:

Toute vertu est une habitude:

je dirai ensuite:

Or la justice est une vertu:

Donc la justice est une habitude.

Il suit de là, 1.<sup>o</sup> qu'un syllogisme est composé de trois termes, que le dernier est l'attribut du second, et le second du premier<sup>3</sup>. Ici *Habitude* est attribut à l'égard de *Vertu*, et *Vertu* à l'égard de *Justice*.

L'attribut étant toujours pris dans l'une des catégories; ou dans les séries d'êtres qui les composent, les rapports du moyen avec l'un et l'autre des extrêmes, seront des rapports tantôt de substances, de qualités, de quantités, etc. tantôt de genres et d'espèces, de

<sup>1</sup> Aristot. analyt. prior. t. I, p. 267; c. 14, p. 280.  
<sup>2</sup> Id. t. I, p. 54.  
<sup>3</sup> Id. analyt. prior. c. 4, t. I, p. 54.

propriétés, etc.<sup>1</sup>. Dans l'exemple précédent, ils sont de genres et d'espèces; car *Habitude* est genre relativement à *Vertu*, et *Vertu* relativement à *Justice*. Or, il est certain que tout ce qui se dit d'un genre supérieur, doit se dire des genres et des espèces qui sont dans la ligne descendante<sup>2</sup>.

Il suit, 2.<sup>o</sup> qu'un syllogisme est composé de trois propositions. Dans les deux premières, on compare le moyen avec chacun des extrêmes; dans la troisième, on conclut que l'un des extrêmes doit être l'attribut de l'autre; et c'étoit ce qu'il falloit prouver.

Il suit, 3.<sup>o</sup> qu'un syllogisme est un raisonnement par lequel, en posant certaines assertions, on en dérive une autre, différente des premières<sup>3</sup>.

Les diverses combinaisons des trois termes produisent différentes sortes de syllogismes, qui la plupart se réduisent à celle que nous avons proposée pour modèle<sup>4</sup>.

Les résultats varient encore suivant que les propositions sont affirmatives ou négatives, suivant qu'on leur donne, ainsi qu'aux termes, plus ou moins d'universalité; et de là sont e-

<sup>1</sup> Aristot. topic. lib. I, c. 9, t. I, p. 185.

<sup>2</sup> Id. ibid. lib. 4, c. 1, t. I, p. 213; lib. 6, cap. 5, p. 247.

<sup>3</sup> Id. ibid. lib. I, c. 1,

t. I, p. 180. Id. sophist. e-  
lench. lib. I, cap. I, t. I,  
p. 181.

<sup>4</sup> Id. analyt. prior. I, I, c. 7, t. I, p. 60.

manées quantité de regles qui font découvrir, au premier aspect, la justesse ou le défaut d'un raisonnement.

On se sert d'inductions et d'exemples pour persuader la multitude, de syllogismes pour convaincre les philosophes<sup>1</sup>. Rien de si pressant, de si impérieux, que la conclusion déduite de deux vérités dont un adversaire a été forcé de convenir<sup>2</sup>.

Ce mécanisme ingénieux n'est que le développement des opérations de notre esprit. On avoit observé qu'à l'exception des premiers principes qui persuadent par eux-mêmes<sup>3</sup>, toutes nos assertions ne sont que des conclusions, et qu'elles sont fondées sur un raisonnement qui se fait dans notre esprit avec une promptitude surprenante. Quand j'ai dit: *La justice est une habitude*, je faisais mentalement le syllogisme que j'ai étendu plus haut.

On supprime quelquefois une des propositions, facile à suppléer. Le syllogisme s'appelle alors enthymème, et quoiqu'imparfait<sup>4</sup>, il n'en est pas moins concluant. Exemple: *Toute vertu est une habitude; donc la justice est une habitude*; ou bien: *La justice est une vertu; donc elle est une habitude*. Je par-

<sup>1</sup> Aristot. topic. lib. I, c. 12, t. I, p. 188; lib. 8, c. 2, p. 269.

<sup>2</sup> Plat. in men. tom. 2, p. 76.

<sup>3</sup> Aristot. topic. lib. I, c. 1, t. I, p. 180.

<sup>4</sup> Demetr. Phal. de e-loc. cap. 32.

viendrais aisément à la même conclusion, si je disois simplement: *La justice étant une vertu, est une habitude*; ou bien: *La justice est une habitude, parce que toute vertu est une habitude*, etc.

Tel est cet autre exemple tiré d'un de nos poètes:

Mortel, ne garde pas une haine immortelle !

Veut-on convertir cette sentence en syllogisme? on dira: *Nul mortel ne doit garder une haine immortelle; or, vous êtes mortel: donc*, etc. Voulez-vous en faire un enthymème? supprimez une des deux premières propositions.

Ainsi toute sentence, tout réflexion, soit qu'elle entraîne sa preuve avec elle, soit qu'elle se montre sans cet appui, est une véritable syllogisme, avec cette différence, que dans le premier cas la preuve est le moyen qui rapproche ou éloigne l'attribut du sujet, et que dans le second il faut substituer le moyen.

C'est en étudiant avec attention l'enchaînement de nos idées, que les philosophes trouvèrent l'art de rendre plus sensibles les preuves de nos raisonnemens, de développer et de classer les syllogismes imparfaits que nous employons sans cesse. On sent bien que le suc-

<sup>1</sup> Aristot. rhetor lib. 2, c. 21, t. 2, p. 571.

cès exigeoit une constance obstinée, et ce génie observateur qui, à la vérité, n'invente rien, parce qu'il n'ajoute rien à la nature, mais qui y découvre ce qui échappe aux esprits ordinaires.

Toute démonstration est un syllogisme; mais tout syllogisme n'est pas une démonstration<sup>1</sup>. Il est démonstratif, lorsqu'il est établi sur les premiers principes, ou sur ceux qui découlent des premiers; dialectique, lorsqu'il est fondé sur des opinions qui paroissent probables à tous les hommes, ou du moins aux sages les plus éclairés<sup>2</sup>; contentieux, lorsqu'il conclut, d'après des propositions qu'on veut faire passer pour probables, et qui ne le sont pas.

Le premier fournit des armes aux philosophes qui s'attachent au vrai; le second, aux dialecticiens, souvent obligés de s'occuper du vraisemblable; le troisième, aux sophistes, à qui les moindres apparences suffisent<sup>3</sup>.

Comme nous raisonnons plus fréquemment d'après des opinions que d'après des principes certains, les jeunes-gens s'appliquent de bonne heure à la dialectique; c'est le nom qu'on donne à la logique, quand elle ne conclut que d'après des probabilités<sup>4</sup>. En leur proposant

<sup>1</sup> Aristot. analyt. prior. p. 189. Id. sophist. elench. c. 4, t. I, p. 54. cap. I, p. 282. Id. metaph. <sup>2</sup> Id. topic. lib. I, c. I, lib. 4, t. 2, p. 871. <sup>3</sup> Id. topic. lib. I, c. 2, t. I, p. 180. <sup>4</sup> Id. topic. lib. I, c. 2, t. I, p. 181.

des problèmes ou thèses<sup>1</sup> sur la physique, sur la morale, sur la logique<sup>2</sup>, on les accoutume à essayer leurs forces sur divers sujets, à balancer les conjectures, à soutenir alternativement des opinions opposées<sup>3</sup>, à s'engager dans les détours du sophisme pour les reconnoître.

Comme nos disputes viennent souvent de ce que les uns, séduits par quelques exemples, généralisent trop, et les autres, frappés de quelques exemples contraires, ne généralisent pas assez: les premiers apprennent qu'on ne doit pas conclure du particulier au général<sup>4</sup>, les seconds, qu'une exception ne détruit pas la règle.

La question est quelquefois traitée par demandes et par réponses<sup>5</sup>. Son objet étant d'éclaircir un doute, et de diriger la raison naissante, la solution ne doit en être ni trop claire, ni trop difficile<sup>6</sup>.

On doit éviter avec soin de soutenir des thèses tellement improbables, qu'on soit bientôt réduit à l'absurde<sup>7</sup>, et de traiter des sujets sur lesquels il est dangereux d'hésiter, comme, s'il faut honorer les dieux, aimer ses parens<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Aristot. topic. lib. I, t. I, p. 268. c. II, p. 187. <sup>2</sup> Id. ibid. lib. I, c. II, t. I, p. 187. <sup>3</sup> Id. ibid. c. I4, p. 189. <sup>4</sup> Id. ibid. lib. I, c. I, t. 2, p. 514. <sup>5</sup> Id. ibid. p. 517. <sup>6</sup> Id. topic. lib. 8, c. I, t. I, p. 187. <sup>7</sup> Id. ibid. lib. I, c. II, t. I, p. 187. <sup>8</sup> Id. ibid. l. I, c. II, t. I, p. 187.

¶ Quoiqu'il soit à craindre que des esprits ainsi habitués à une précision rigoureuse, n'en conservent le goût, et n'y joignent même celui de la contradiction, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont un avantage réel sur les autres. Dans l'acquisition des sciences, ils sont plus disposés à douter; et dans le commerce de la vie, à découvrir le vice d'un raisonnement.

*Fin du Tome V.*

## NOTES.

### CHAPITRE XLI, PAG. 19.

#### Sur le nombre des Tribus de Sparte.

DANS presque toutes les grandes villes de la Grèce, les citoyens étoient divisés en tribus. On comptoit dix de ces tribus à Athènes. Cragius<sup>1</sup> suppose que Lacédémone en avoit six: 1.<sup>o</sup> celle des Héraclides; 2.<sup>o</sup> celle des Egides; 3.<sup>o</sup> celle des Limnates; 4.<sup>o</sup> celle des Cynosuréens; 5.<sup>o</sup> celle des Messoates; 6.<sup>o</sup> celle des Pitانات. L'existence de la première n'est prouvée par aucun témoignage formel; Cragius ne l'établit que sur de très foibles conjectures, et il le reconnoît lui-même. J'ai cru devoir la rejeter.

Les cinq autres tribus sont mentionnées expressément dans les auteurs ou dans les monumens anciens. Celle des Egides, dans Hérodote<sup>2</sup>; celles des Cynosuréens et des Pitانات, dans Hésychius<sup>3</sup>; celle des Messoates,

<sup>1</sup> Crag. de rep. Laced. lib. I, cap. 6.

<sup>3</sup> Hesyeh. in *Kunos*, et in *Pitanat*.

<sup>2</sup> Herodot. l. 4, c. 149.